

PIERRE BORDAGE  
& ANELISE JOUSSET

# SANG MENTIR



Connait-on vraiment  
sa famille ?

FLAMMARION



Un soir, en sortant du lycée, Odeline remarque qu'une voiture la suit. Le conducteur semble en savoir beaucoup sur son passé. Aidée par ses amis, elle décide de découvrir qui est cet homme. Des secrets de famille surgissent alors, bouleversant l'existence de la jeune fille.

***FAUT-IL SE METTRE EN DANGER  
AU NOM DE LA VÉRITÉ ?***

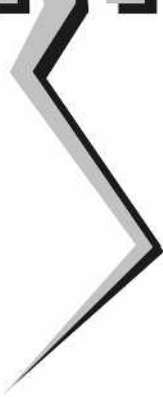
**SANG**  
**MENTIR**





**PIERRE BORDAGE**  
& Anelise Jousset

**SANG**  
**MENTIR**



**FLAMMARION**

DU MÊME AUTEUR

*Ceux qui sauront*

*Ceux qui osent*

*Ceux qui savent*

© Flammarion, 2020

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-9343-8



1

## **ODELINE**

Odeline aura bientôt quinze ans.

Elle se sent petite et voudrait être grande, elle se sent grande et voudrait être petite. Les pensées fusent, s'entrechoquent, rebondissent comme des balles de squash sur les parois de son crâne. Du squash, elle n'en fait plus depuis qu'elle a compris qu'elle ne serait jamais une championne. Idem pour le piano, et toutes les activités extrascolaires qu'elle a à peine effleurées du bout des doigts ou des pieds (deux mois de foot, un an de kung-fu, un an de danse, six mois de patinage artistique...)

Chaque fois, son père a soupiré : aucune persévérance. Chaque fois, elle s'est enfermée dans

sa chambre une heure ou deux. Son père ne lui pardonne rien et lui accorde tout, sa mère lui pardonne tout et ne lui accorde rien. Ils n'ont personne d'autre à couvrir. Fille unique, elle se sent fille inique. Elle leur en veut énormément, elle ne sait pas toujours pourquoi. Presque jamais pourquoi. On dit que c'est l'adolescence, on parle de l'âge ingrat, et c'est vrai que ça n'annonce pas un avenir radieux : l'acné, la peau grasse, les dents rangées dans des cases en fer, le bouillonnement intérieur, la chaudière prête à exploser, la timidité à fleur, le corps qui se transforme, le choix de la tribu, la terreur du ridicule... Odeline est dans une période intense de poils. L'envahisseur velu occupe désormais des zones secrètes de son corps, et elle ne sait pas quoi en faire. Des filles de la tribu mode clament qu'il faut tailler, voire dégager, les garçons prétendent en gloussant que c'est mieux pour une fille de s'épiler entièrement. Celles de la tribu nature (deux pour tout le collège, dont une dans la classe d'Odeline) prêchent qu'il faut laisser en friche. June et Louann n'ont pas d'opinion en la matière, et Gaspard aura toujours le même regard d'amoureux transi, avec ou sans.

Elle a voulu en parler à sa mère, mais celle-ci ne lui prête jamais attention. Sa mère gobe à lon-



gueur de journée des inepties télévisuelles, le doigt greffé sur la télécommande, un paquet de gâteaux à portée de main, les rideaux de ses cheveux tirés de chaque côté de son visage, toujours affublée de sa robe de chambre aux motifs et aux couleurs enfuis. Sa mère qu'elle trouvera ce soir, comme chaque soir en rentrant du lycée, recroquevillée sur le canapé, menton posé sur les genoux, regard de zombie collé à l'écran, marmonnant des syllabes dans lesquelles on croit deviner des mots comme : « Fais-toi à manger... il y a un reste de pâtes... enfin, débrouille-toi... »

Son père, elle le croise de temps à autre le matin. Quand on lui demande ce qu'il fait comme métier, il répond d'un air à la fois mystérieux et important : je suis dans les affaires... Ses affaires l'éloignent souvent de la maison, des semaines entières parfois. Il s'en excuse en rapportant des cadeaux de ses séjours à l'étranger, des poupées quand Odeline était petite, des vêtements, des parfums, des bijoux, des téléphones, à partir de ses dix ans. Son père, petit homme nerveux et brun dont les yeux noirs saillent de leurs orbites pour un oui pour un non, son père dont les éclats de voix, comme les grondements d'orage, restent un long moment en suspension

au-dessus des têtes. Son père qui la fixe parfois avec, dans le regard, une tristesse insondable et une violence rentrée, comme s'il regrettait d'avoir eu une fille, comme si un homme ne pouvait tout partager qu'avec un enfant mâle. Elle ne lui ressemble pas en tout cas, mais ça ne suffit pas à la consoler. À sa mère non plus, elle ne ressemble pas, tant mieux.

Heureusement, Odeline a de vraies copines, June et Louann, avec lesquelles elle a gravi une à une les marches de l'escalier qui mène à l'adolescence : école primaire, collège et maintenant seconde, maladies stupides, premiers baisers, premières gorgées de bière, premiers émois, premiers chagrins, premiers sangs, premiers soutien-gorge, premières coquetteries, premières fêtes, premières vacheries, premières révoltes... Voisines avant de devenir copines. Elles habitent le même quartier pavillonnaire, la Forêt, un coin plutôt tranquille où les façades sont régulièrement repeintes et les pelouses scrupuleusement tondues. Inconvénient : pas un seul commerce à proximité, il faut courir au centre commercial à cinq kilomètres pour une simple baguette. Odeline et ses copines y vont à vélo ou en bus, les parents n'ont pas cédé pour le scooter. Le vélo à leur âge, c'est la

honte, alors va pour le bus, sauf le dimanche, jour où les transports en commun se font rares.

Odeline a un amoureux, Gaspard, mais un amoureux non déclaré, un amoureux silencieux, une ombre. Ils ne se sont jamais embrassés, ni même tenu la main, il s'arrange toujours pour être là où elle est, dans la même classe, à la même table au self, dans le même bus, dans la même rue. Aussi collant qu'un chewing-gum. Toujours le nez dans son téléphone ou sa console. Le monde semble ne pas exister pour lui, mais on dirait qu'il a piraté un satellite pour le pointer en permanence sur Odeline et la suivre dans chacun de ses déplacements. Ou alors il se sert d'un drone équipé d'une caméra qu'il maintient à une hauteur suffisante pour qu'on le confonde avec un oiseau. Plutôt beau gosse, Gaspard, brun, yeux bleus pailletés d'or, encore coincé dans l'enfance en dépit du duvet épars qui lui ombre les joues. Infiniment précieux pour tout ce qui concerne les réglages et les bugs des téléphones, tablettes et ordinateurs. Les autres l'ignorent, voire le méprisent, sauf quand ils n'arrivent pas à télécharger une appli, à finir un jeu particulièrement ardu, ou quand leurs appareils déconnent. Lui, pas rancunier, les dépanne, les débloque, les relance. Il fixe un long moment le téléphone ou la console

rétive, puis, tout à coup, comme s'il était entré par la pensée dans les microcircuits, ses doigts se mettent à voler sur les touches, des signes étranges apparaissent sur les écrans. Le ballet dure quelques minutes, jusqu'à ce qu'il rende l'appareil à son propriétaire en affirmant : « C'est bon. » On ne s'abaisse pas à le remercier, on ne veut rien devoir à un geek, on ne l'embête pas, on ne salope pas son casier, on ne se moque pas de lui en public, c'est déjà une forme de reconnaissance, et d'ailleurs, il n'en demande pas plus.

Comme tous les soirs, Odeline prend le car en compagnie de June et Louann, les Forestières comme elles se surnomment. Gaspard s'est installé deux rangées de sièges plus loin. Ses yeux se lèvent de temps à autre de son téléphone pour se poser sur elle. Elles étaient les grandes pendant la dernière année de collège, elles sont redevenues les petites au lycée. Elles auront accès aux places favorites, celles du fond, après que le car aura déposé les terminales au Grand Clos. Comme elles sont en bout de ligne, elles finiront le trajet à trois, enfin, à quatre si on compte Gaspard, Forestier lui aussi – un jour qu'il rêvassait, un chauffeur l'a traité en riant de *Forrest Gump*, personne n'a compris ce qu'il y avait de marrant.

Après le Grand Clos, elles se ruent comme d'habitude vers l'arrière et s'agenouillent sur les sièges, le nez collé à la vitre. La route transperce maintenant la forêt domaniale qui a donné son nom à leur quartier. Deux murailles vertes et touffues se dressent de chaque côté du ruban sinueux et gris.

Une voiture les suit, rien d'extraordinaire en soi, mais celle-ci, noire, énorme, semble tout droit surgie d'une époque oubliée.

« Drôle de bagnole ! s'exclame Louann.

— Un modèle des années 1960, précise Gaspard, qui s'est glissé à son tour sur les sièges du fond sans que l'une d'elles n'ait remarqué sa présence. Une voiture de collection.

— Comment tu le sais ? réplique June, hargneuse.

— Ça se voit. »

Elles ne contestent pas l'affirmation de Gaspard, cette encyclopédie sur pattes perfusée aux réseaux. Ce n'est pas tant la voiture qui intrigue Odeline que son conducteur, dont le visage apparaît par instants derrière les reflets du pare-brise. Un visage tourmenté, comme cabossé à coups de marteau, des yeux enfoncés loin sous les arcades saillantes, un nez aplati, un crâne entièrement chauve et creux d'un côté, une oreille large et

décollée, l'autre deux fois moins grande et rectiligne sur sa partie supérieure, comme découpée aux ciseaux. Elle a l'impression saisissante d'être la cible de son attention. Elle se reprend aussitôt : elle ne le connaît pas et il est déjà occupé à fixer la route. En tout cas, elle n'aimerait pas le croiser en pleine nuit au milieu de la forêt.

« Pourquoi il double pas, ce débile ? » s'étonne Louann.

L'énorme pare-chocs chromé de la voiture semble à tout moment sur le point d'emboutir l'arrière du car qui roule à une allure d'escargot.

« Complètement dingue, ce mec ! » gronde June en secouant ses boucles noires.

Odeline rive son regard à celui de l'homme au visage bosselé, qui se fend soudain d'une grimace – un sourire ? – dévoilant une dentition incomplète. Saisie d'effroi, elle se retourne et s'affale sur le siège usé.

« Qu'est-ce que tu as ? Tu es toute pâle. »

June s'est assise à côté d'elle et la scrute de ses grands yeux bruns.

« Rien, ça va, bredouille Odeline.

— C'est ce mec qui t'a foutu les jetons ? »

N'obtenant aucune réponse, June ajoute :

« Faut dire qu'il ressemble à un zombie, ce con. Tu te souviens de Z Invaders ? »

Odeline n'a pas envie de se souvenir, elle n'a jamais avoué à ses copines les nuits cauchemardesques et les crises d'angoisse que lui a values la série.

« Ça y est, il double ! » s'égosille Louann à la façon d'un commentateur sportif.

Odeline en est soulagée, elle ne sait pas pourquoi. Cet homme au visage effrayant est sorti de sa vie sans y être vraiment entré. Il l'a seulement effleurée comme un mauvais rêve, il n'aura même pas le temps de devenir un souvenir.

Le car s'arrête dans un crissement de graviers. Odeline embrasse Louann et June avant de saluer Gaspard d'un vague hochement de tête auquel il répond par un sourire idiot, puis elle s'engage dans la rue qui mène à la maison familiale, la dernière de la rangée, la plus imposante, deux cents mètres plus loin. Elle parcourt environ la moitié du passage, puis, alertée par un grondement sourd, elle lance un regard par-dessus son épaule. Un hoquet de terreur la secoue lorsqu'elle aperçoit la grosse voiture noire qui roule au ralenti une trentaine de mètres derrière elle, son pare-chocs chromé rougi par les rayons rasants du soleil de mai. Elle est toute seule

dans la rue. D'habitude, les voisins s'occupent de leurs jardins à cette heure-ci, taillent, tondent, binent, plantent, mais elle n'entrevoit pas une silhouette derrière les haies familières. Elle ne peut même pas appeler au secours, aucun son ne sort de sa gorge serrée. La panique enfle en elle à la vitesse d'un cheval au galop. Une seule solution : la fuite. Elle rajuste son sac sur son épaule et se met à courir. Le bruit du moteur qui se rapproche l'aiguillonne. Elle n'ose pas regarder derrière elle, elle perdrait du temps, et surtout elle redoute de découvrir la voiture et son affreux conducteur tout près d'elle. La maison est en vue, immuable, rassurante. Sa prof d'EPS dit qu'elle a des capacités en sprint et en longueur, mais jamais elle n'a couru aussi vite, elle vole sur les graviers du trottoir, ces mêmes graviers sur lesquels elle s'est à maintes reprises écorché les genoux.

« Mademoiselle, attendez, je dois vous parler. »

La voix grave a dominé le claquement de ses pas et le ronronnement du moteur. L'homme qui l'a interpellé, le conducteur sans doute, parle avec un fort accent, russe ou s'en rapprochant.

La maison est proche désormais. Plus qu'une dizaine de mètres. Elle n'a pas besoin de se



retourner pour deviner qu'il ralentit. Elle se précipite vers la petite porte à côté du portail. Heureusement, sa mère a oublié de la fermer, comme tous les jours, malgré les recommandations répétées de son père qui lui rappelle qu'elle n'a que le bouton d'une télécommande à presser : c'est quand même pas la mer à boire, t'as que ça à faire de la journée, et s'ensuit une bordée d'injures qu'elle encaisse sans broncher avant qu'il sorte d'un pas rageur et claque la porte comme s'il voulait la pulvériser.

Odeline passe dans le jardin, franchit en quatre bonds l'allée de dalles de pierre, s'engouffre sous le porche, se précipite dans la maison, referme la porte derrière elle, tire les deux verrous, tourne la clef dans la serrure et peut enfin reprendre son souffle, adossée à la cloison.

Des gens s'invectivent plus loin. Elle a besoin d'un peu de temps pour se rendre compte que les voix s'échappent de la télé du salon.

« C'est toi, Odeline ? »

Sa mère a crié pour dominer le son du téléviseur poussé à fond. Qui veut-elle que ce soit d'autre ?

Odeline se glisse dans le bureau dont la fenêtre donne sur le devant de la maison et observe la rue.

Déserte.

Comme s'il n'y avait jamais eu de voiture,  
comme si elle avait purement et simplement  
imaginé cette histoire.



## 2

# LA LINCOLN NOIRE

L'irruption de son père, rentré plus tôt que d'habitude, finit de rassurer Odeline bien qu'il soit d'une humeur massacrant. Avant, elle est allée dix fois vérifier à la fenêtre du bureau qu'aucune voiture noire ne circulait dans les parages. Elle a tellement peur de passer pour une dingue et une pétocharde qu'elle n'a rien dit à June au téléphone deux heures plus tôt, ni à Louann qui l'a appelée juste après sur Messenger. Une voiture noire conduite par un homme au visage monstrueux a suivi le car sur quelques kilomètres, point barre. Elle a sans doute rêvé le reste, elle ne va pas embêter le monde avec ses délires.

Son père ne décroche pas un mot du dîner. Comme sa mère n'avait rien préparé, ne s'attendant pas à ce qu'il rentre si tôt, ils ont chargé Odeline de commander un repas. Elle a choisi indien sur l'appli de son téléphone, et son père grogne : les épices lui donnent des brûlures d'estomac, il ne mangera que le riz et le naan, qu'il fera passer avec quelques verres de vin rouge. Odeline n'aime pas le vin. L'odeur suffit à lui soulever le cœur. Elle en a goûté une fois lors d'une fête, elle l'a amèrement regretté. La nausée pendant deux jours. Elle se rend compte ce soir qu'elle a toujours associé le vin à son père, à la brutalité de ses mots et parfois de ses coups quand il a trop bu, à l'orage qui couve dans ses yeux et qui peut éclater à tout moment. Il traite alors sa femme et sa fille d'ingrates. Il se tue à la tâche pour elles, les affaires ne sont pas faciles, et elles ne lui montrent aucune reconnaissance. Sa mère ouvre parfois la bouche pour protester, il lui décoche alors un regard assassin ou lève la main, elle remballé ses mots et se rataîne dans son peignoir, comme un ballon qui se dégonfle. Ce soir, les iris noirs de l'homme de la maison parlent à sa place, se posant tour à tour à la manière d'un rapace sur les deux femmes de sa vie, comme il les appelle lorsqu'il est d'humeur

joyeuse. Le repas s'égrène dans un silence de plomb. Odeline touche à peine le poulet korma qu'elle adore, l'appétit coupé par la haine qui brûle dans le regard paternel. Elle se réfugie dans son sanctuaire intime en s'accrochant à l'idée qu'elle n'est pas sa fille, pas possible, elle a des yeux verts et des cheveux blond vénitien. Elle ne tient pas non plus de sa mère, petite, brune et ronde, tandis qu'elle-même est grande et fine. Odeline a beau savoir que les gènes sautent souvent une ou plusieurs générations, que les enfants ne sont pas nécessairement des copies conformes de leurs parents, elle se plaît à croire qu'elle est une erreur héréditaire.

Quand son père, par exemple, traite June de « métèque » parce qu'elle a la peau foncée et les cheveux bouclés de sa mère libanaise, elle le déteste et rejette catégoriquement l'idée qu'il est son géniteur. Puis elle est submergée par un sentiment de honte : ses parents ont des défauts, comme tout le monde, mais ils l'ont nourrie, logée, vêtue, ils ont pris soin d'elle lorsqu'elle est tombée malade, ils l'ont emmenée au club de squash, à la patinoire, au dojo, au stade, plusieurs fois par semaine, ils l'ont couverte de cadeaux, ils l'ont emmenée à l'océan, à la montagne, à la campagne. Elle peut s'estimer privilégiée, elle ne

comprend pas d'où vient la colère insidieuse qui la ronge.

« Mange », répète sa mère en désignant son assiette.

Odeline picore un morceau de poulet qu'elle mâchonne sans conviction. Elle a hâte maintenant de se réfugier dans sa chambre, de discuter avec June, Louann, de partager des petits riens, de raconter des bêtises, de rire, de sentir autour d'elle les murs virtuels et rassurants de son monde. Elle en oublie l'homme au visage cabossé dans la bagnole noire.

« Bizarre, quand même, la tronche du mec d'hier dans sa grosse caisse », murmure Louann.

Les trois filles se sont retrouvées comme tous les matins à l'abribus. Il fait jour, mais le ciel est resté sombre, comme si la nuit n'avait pas encore plié bagages. Elles arrivent toujours vingt bonnes minutes avant le passage du car, ce qui leur laisse le temps de poursuivre les conversations du début de la nuit. June garde une main plaquée sur sa jupe plutôt courte pour anticiper les coups de vent. Louann a misé aujourd'hui sur le jeans troué et le sweat gris perle. Quant à Odeline, elle a longtemps hésité avant d'opter pour une tenue tout terrain, pantalon large à

multiples poches, gilet kaki sur tee-shirt noir, baskets blanches.

« Ça te va super bien, s'est exclamée June en la voyant.

— De toute façon, à elle, tout lui va », a soupiré Louann, qui se bat sans cesse avec ses bourrelets.

Gaspard arrive comme toujours dix minutes plus tard, les cheveux en pétard, l'air de celui qui vient tout juste de se réveiller, le regard déjà rivé sur l'écran de son téléphone.

« Quelqu'un l'avait déjà vu, avant ? demande Odeline.

— De qui vous parlez ? s'immisce Gaspard.

— Du drôle de mec qui nous a suivis hier.

— J'ai fait des recherches sur la voiture : c'est une américaine, une Lincoln Continental des années 1960. »

Gaspard sourit, pensant que sa révélation va impressionner ses interlocutrices, il se renfrogne après avoir constaté qu'elles n'ont pas l'air épatées, ni même vaguement intéressées.

« Et sur le mec qui la conduisait, t'as rien appris ? », persifle Louann.

Il hausse les épaules et, bougon, se replonge dans son jeu.

« Bah, on s'en fout, on ne le reverra plus », conclut June.

Odeline n'en est pas aussi certaine. Elle ne leur a rien dit de ce qui s'était passé la veille, mais il a suffi d'en parler pour que l'horrible visage revienne la hanter. La fraîcheur matinale n'est pas la seule responsable de ses frissons. Elle s'attend à tout moment à le voir surgir des buissons environnants.

Le car se présente quelques instants plus tard. Elles ne s'assoient pas dans le fond, sachant qu'au Grand Clos, elles devront céder la place à la bande de Théo. Comme d'habitude, Gaspard s'installe juste derrière Odeline. Ça ne la gêne pas, elle serait même déçue s'il ne le faisait pas.

Les lycéens se ruent vers la sortie dans un brouhaha de cris et de rires. La journée s'est écoulée avec une lenteur exaspérante. Odeline a sans cesse vérifié l'heure sur l'écran de son téléphone, au point qu'elle a failli se le faire taxer par le prof de maths. Les autres cours se sont délayés dans un ennui mortel, sauf les deux heures d'EPS, consacrées au handball, un vrai bain d'oxygène. Elle se débrouille bien, balle en main. La prof d'EPS lui a d'ailleurs proposé d'intégrer l'équipe du lycée, mais elle n'a pas



donné suite, pas envie de se retrouver avec des filles qui jouent ensemble depuis deux ou trois ans et se montrent agressives envers les nouvelles. Elle franchira le pas l'année prochaine, peut-être, quand les anciennes, les tôleuses, seront parties.

Les scoots et les vélos s'égaillent dans tous les sens tandis que les groupes se ruent dans les cars alignés. Des odeurs de tabac montent dans l'air encore tiède, des nuages de fumée estompent les visages. Odeline n'a jamais touché à la cigarette, June en grille deux ou trois par jour, Louann trouve débile de claquer du fric là-dedans. Suivies à distance de Gaspard, elles se dirigent sans hâte vers leur car, le dernier de la file. Le dernier à partir également, à cause de Théo, qui se débrouille chaque soir pour arriver dix minutes après l'heure du départ, mais que le chauffeur attend patiemment parce qu'il n'a pas envie de s'embrouiller avec son père, un ami d'enfance. Si le père ressemble au fils, avec ses tatouages sur les bras, son crâne rasé, ses muscles saillants et son air perpétuellement rogue, l'ambiance doit être assez tendue à la maison. Il n'a pas besoin de se presser, Théo, sa place lui est gardée même si le bus est bondé, et gare à l'inconscient qui aurait l'idée saugrenue de lui piquer son siège au centre de la rangée du fond.

Le car quasi vide et silencieux s'éloigne de Grand Clos et fonce maintenant vers la Forêt, son terminus. Odeline est moins pressée, aujourd'hui, de se ruer à l'arrière en compagnie de June et de Louann. Lorsqu'elle consent enfin à rejoindre ses copines, elle distingue immédiatement un point noir une centaine de mètres plus loin sur la route, un point noir qui comble rapidement l'intervalle. Sa respiration se suspend.

« La Lincoln 1960, précise Gaspard agenouillé sur le siège près du sien.

— Bizarre quand même qu'il se pointe à la même heure qu'hier, s'étonne Louann.

— Pas tant que ça, objecte-t-il. Il finit peut-être sa journée à la même heure que nous.

— On l'aurait vu avant si c'était le cas, argumente June.

— Ou il a commencé son boulot il y a deux jours... »

Odeline, elle, sait qu'il revient pour elle et frémit d'épouvante à la perspective de franchir seule la rue qui mène à sa maison. Il l'a hélée la veille, elle se souvient avec une précision dérangementante du timbre de sa voix et son fort accent slave. Elle se montre pourtant incapable d'en parler aux autres, comme si elle n'avait pas le droit de les impliquer dans une aventure qui

la dépasse et la terrifie. Ses pensées s'affolent dans sa tête comme des bêtes en cage. La voiture roule maintenant cinq ou six mètres derrière le car. Le visage cabossé du conducteur est parfaitement visible derrière le pare-brise.

« Ça y est, il double, annonce Louann.

— Il a mis moins de temps qu'hier », souligne June.

Une idée émerge du cerveau affolé d'Odeline.

« Vous venez chez moi pour le goûter ? »

Louann est la première à décliner l'invitation :

« Mon père m'a demandé de garder ma petite sœur, il ne sera pas là avant 20 heures et la nou-nou s'en va à 18 heures.

— Je ne peux pas non plus, répond à son tour June. J'ai un truc urgent à faire à la maison. »

Odeline pourrait l'interroger sur la nature du « truc urgent », mais elle réfléchit déjà à un autre plan. Pourquoi pas Gaspard ? Bien sûr, elle a toujours refusé de l'inviter seul chez elle, mais comme elle n'a pas trop le choix, elle se tourne vers lui.

« Et toi ? Tu viendrais ? »

Il lève sur elle des yeux infiniment désolés.

« J'ai... euh... une leçon de guitare.

— Tu fais de la guitare, toi ? s'étonne Louann.

— Depuis deux ans. Je vous l'avais déjà dit.